

PAGES
MANQUANTES



ET LA
PALESTINE

II. LA VISITATION
ET AIN-KARIM

Un regard dans une petite maison de Nazareth. Ses habitants s'agitent et se préparent pour un voyage. Ce sont des pauvres, le bagage est celui des pauvres : un matelas, quelques couver-

tures et un peu de nourriture. Un âne attend à la porte ; on arrange et on attache le tout soigneusement sur son dos. Après cela, une jeune femme s'installe encore par-dessus, à la façon orientale. Sans s'inquiéter ni de la longueur et de la difficulté du chemin, ni de la chaleur du jour, elle a hâte de partir. Un dernier salut à ceux qui restent, et l'animal s'éloigne d'un pas rapide.

Cette jeune femme, nous la connaissons tous ; c'est Marie : elle va visiter sa cousine Elizabeth.

Comment ? c'est Marie ! elle qui aimait tant la vie cachée, obscure et humble, veut-elle maintenant publier les merveilles opérées dans son sein ? Ne craignez pas. Marie connaît les enseignements de l'Écriture. "Il est bon, lisons-nous dans le livre de Tobie, XII. 7., il est bon de cacher le secret du roi, mais il est honorable de révéler et de publier les œuvres de Dieu." Une voix intérieure la pousse. Celui qu'elle porte dans son sein veut commencer déjà l'œuvre de la Rédemption.

Marie traverse rapidement la Galilée et la Samarie : le quatrième jour elle arrive à la Ville Sainte, mais sans s'y arrêter ; elle part pour une ville que saint Luc nomme ville de Judée, au pays des montagnes, et que la tradition catholique ⁽¹⁾ de nos jours place à Ain-Karim, à deux heures et demie à l'ouest de Jérusalem, dans la direction de Jaffa.

Ain-Karim est le nom arabe ; les chrétiens l'appellent "Saint-Jean de la Montagne". Ce village est situé sur un petit plateau incliné, au bas d'une montagne et au dessus d'une vallée charmante : vallée qu'on identifie communément aujourd'hui, mais à tort, avec la vallée du Térébinthe : ce serait là que David aurait choisi les cinq pierres pour aller combattre Goliath. Le site du village est un des plus beaux des environs de Jérusalem. La vue du paysage réjouit l'âme et on croit y respirer un parfum divin. Quel contraste avec Jérusalem où tout est triste ! On sent qu'on est dans une ville déicide.

(1) Nous n'ignorons pas qu'on cite d'autres localités comme lieu de la Visitation. Ainsi on le cherche à Juda, au nord de Nazareth ; à Jérusalem, à un endroit nommé Beit-Zacharia sur le chemin de Jérusalem à Hébron ; à Hébron ; à Juttah au sud d'Hébron. Les preuves qu'on apporte pour toutes ces localités ne nous semblent pas suffisantes pour détruire la tradition actuelle, qui, elle aussi, ne manque pas de preuves.

La majeure partie de la population est musulmane ; on y trouve cependant aussi des catholiques, des grecs schismatiques et quelque russes. Les ancêtres des musulmans passent, selon V. Guérin, pour Mahgrabins, c'est-à-dire originaires de l'occident et surtout d'Espagne. Les habitants sont tous cultivateurs. Le flanc de la montagne est planté de vignes. Des terrasses soutiennent le sol qu'entraîneraient autrement les pluies de l'hiver. On y trouve des figuiers, des orangers, des grenadiers et surtout des oliviers. Au bas du village, est une source abondante appelée par les Arabes, comme le village, Aïn-Karim, et par les chrétiens "Fontaine de la Vierge." Son eau est dirigée dans les jardins, qui sont d'une grande fertilité. L'aspect du village est un peu moins misérable que dans certaines autres localités, bien que les maisons soient encore grossièrement construites. Les rues sont malpropres et étroites. La chaleur de l'été est très forte. Le raisin de Saint-Jean est très recherché et il donne avec celui de Beit-Hanina le meilleur cru des vins de la Palestine. Le miel est renommé par son arôme.

Dans le village se trouve un couvent de Franciscains avec une maison pour les pèlerins et une assez grande et belle église à trois nefs. A gauche du maître autel, on descend par un escalier dans la chapelle de la nativité de saint Jean-Baptiste. L'autel est d'un travail remarquable. Cinq bas-reliefs en marbre blanc encadrés dans un fond noir, représentent les principales scènes de la vie du Précurseur : la visitation, sa naissance, sa prédication dans le désert, le baptême de Jésus et la décollation. C'est un don du roi de Naples. Six lampes brûlent continuellement en ce lieu. Sur l'autel se trouve une belle peinture qui représente la naissance de saint Jean-Baptiste. Je ne veux pas discuter la véracité de ce lieu, je rapporte simplement la tradition des Pères franciscains.

Au bout du village se trouve un beau et grand couvent des Dames de Sion, fondé par le Père de Ratisbonne. Ses restes mortels reposent dans le cimetière du couvent.

Sur la route qui conduit au sanctuaire de la Visitation, nous rencontrons à mi-chemin la belle fontaine citée plus haut. Cinq cents pas plus loin, en remontant la colline, on arrive au sanctuaire. Il est tout petit et la chapelle renferme deux autels ; celui de la Visitation se trouve

dans un petit enfoncement. A droite on montre une voûte, qui est signalée par la tradition comme ayant été la cachette où pendant quelque temps saint Jean aurait été dérobé aux recherches sanguinaires d'Hérode, lorsqu'il ordonna le massacre des Innocents.

C'est en ce lieu que s'arrêta Marie avec son humble monture. C'était alors une pauvre habitation d'ouvrier, la maison de Zacharie.

En entrant dans cette maison Marie salua Elizabeth. Mais dès que Elizabeth eût entendu ce salut de Marie, l'enfant qu'elle portait, tressaillit tout à coup, tandis qu'elle-même se trouva remplie de l'Esprit-Saint. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni !

Qu'est-ce donc qui peut me rendre digne de la visite de la mère de mon Seigneur ? Au moment même où votre salut a frappé mon oreille, l'enfant a bondi de joie dans mon sein. Bienheureuse êtes-vous qui avez cru, car tout ce que vous a annoncé le Seigneur s'accomplira.

Marie entonne alors ce cantique admirable qui fait tressaillir nos cœurs, dans lequel elle exalte les bienfaits de Dieu envers elle. "Mon âme glorifie le Seigneur." *Magnificat anima mea Dominum.*

Marie nous donne à tous un exemple à suivre dans nos visites. "Le chrétien, selon le Père Monsabré, dans ses relations et ses visites, ne doit porter, à l'imitation de Marie, que l'assistance, le bon conseil, l'édification, la grâce de Dieu."

Cherchons-nous cela dans nos visites ? "Eh bien, non, continue le même auteur : le plus souvent, on pourrait dire que presque toujours nos visites sont des visites d'intérêt, où nous cherchons à traiter quelque affaire à notre profit ; des visites de vanité où nous allons faire briller notre bonne mine et l'arrangement artistique de nos vêtements ; des visites de curiosité, où nous courons voir, et apprendre mille choses dont nous pourrions et devrions nous passer ; des visites d'oisiveté, où nous essayons de tuer le temps qui nous pèse dans la solitude ; des visites de malignité, où nous mordons, à pleine bouche, la réputation du prochain ; des visites de sensualité où nos sens se repaissent de satisfactions grossières, nos cœurs d'épanchements d'une moralité plus que problématique.



LA VISITATION, d'après une fresque de SOPHIA, à Sienne

“Nous rapprocher de nos frères par pure charité que c'est rare !”

FR. C. D.

des fr. prêch.

MARIE-MADELEINE.

(22 juillet)

Parmi les affections que nous aimons à constater dans la vie du Maître, celle qu'il a daigné témoigner à Madeleine tient-elle en réalité la première place, ou la cède-t-elle à l'amitié qu'il portait à ses apôtres, en particulier à Pierre et aux fils de Zébédée? La réponse n'est pas facile, ou plutôt elle est impossible, parce que ces affections sont de nature absolument différente, et que leur dignité intrinsèque ne saurait nous permettre de préciser leur intensité relative. Mais, à quelque mesure que nous étendions l'une et l'autre, il nous faut le reconnaître, — sans contestation possible, — Madeleine a pris dans le cœur de Jésus une place telle que nous en sommes justement étonnés et ravis. Tant de miséricorde et de tendresse nous confondent ; et pourtant nous sentons qu'il en devait être ainsi, puisque le Verbe divin s'est fait homme pour se rapprocher des pécheurs, les subjuguier par le charme de sa grâce et les unir plus étroitement à son cœur, comme les témoins par excellence de sa victoire sur le péché. En incarnant, pour ainsi dire, la faiblesse et le désordre, Madeleine était prédestinée à montrer, dans sa conversion, toutes les ingéniosités de l'amour en quête des âmes, et, après son retour, toutes les félicités de l'union rétablie entre l'enfant prodigue et le père auquel il est revenu.

Le Maître fut bon pour tous les pécheurs, et plusieurs de ceux qu'il convertit devinrent ses compagnons, comme Matthieu, Zachée, Cédoiné (1), pour ne parler que des plus connus. Cependant il n'eut pour eux aucune tendresse particulière, à en juger du moins par l'Évangile : leur part fut celle des autres disciples, sans rien de la pré-

(1) Que la tradition dit être l'aveugle-né. (JOANN. IX, 1-41.)

dilection qui met hors de pair Simon et les fils de Salomé. Pourquoi donc Madeleine jouit-elle d'un privilège refusé à d'autres qui paraissent l'avoir mérité autant qu'elle ?

C'est qu'il y a un abîme entre Madeleine et les autres convertis du Sauveur. Sa chute a été plus lamentable, son déshonneur plus profond, son relèvement plus merveilleux. Plus elle avait eu d'influence pour le mal, plus son retour pouvait avoir d'heureux résultats ; et cette âme nous semble naturellement une proie que se disputaient, avec une égale ardeur, le ciel et l'enfer. Sa conquête a dû coûter davantage, par conséquent rapporter plus de gloire et causer plus de joie à Celui qui l'a ramenée : et puisque les choses valent à nos yeux le prix dont elles ont été payées,—surtout si le prix est fait de nos larmes et de notre sang,—quelle âme pouvait valoir davantage aux yeux du Maître ?

Les publicains appelés à suivre Jésus n'avaient pas donné les scandales dont Madeleine avait chargé sa conscience : ils ne s'étaient point faits perversisseurs, après avoir foulé aux pieds les lois les plus sacrées,—et si leur nom était trop connu de la ville, il ne s'y attachait rien de comparable à l'infamie dont Madeleine avait couvert le sien. Mais aussi, pour tout dire, dans sa perversité même, elle avait une excuse que n'auraient pu invoquer les disciples : sa faiblesse d'orpheline trop tôt privée de mère, de vierge trop tôt mise en contact avec le monde, d'épouse mal appareillée et comme poussée à l'adultère (), de femme abandonnée à toutes les séductions,—en attendant qu'elle fût réduite à toutes les révoltes et à toutes les résistances, par le désespoir où devaient fatalement aboutir ses égarements.

Toute ruine est douloureuse à voir, surtout dans l'ordre moral : mais combien plus la ruine de ce qu'il y a de plus exquis, c'est-à-dire d'un être doué des dons les plus propres à charmer les yeux et l'esprit,—beauté, candeur, intelligence,—avec l'inexprimable séduction de la jeunesse à son premier épanouissement ! Quelle pitié s'éveille dans

(1) STENGEIL (*S. Mariae Magdalene vite historia*, c. 1) croit qu'elle ne tomba dans le désordre qu'après la mort de son mari : il est en désaccord avec la tradition talmudique et s'appuie d'un *Commentaire supposé* de saint Jérôme sur saint Marc, xv, 40. Certains auteurs concilient tout, en affirmant que Madeleine, déjà coupable avant la mort de son époux, ne garda plus de réserve après son veuvage.

un cœur généreux à la vue de ces fleurs uniquement destinées, semblait-il, à parfumer les autels, et foulées aux pieds du passant indifférent ou moqueur !

Quelle pitié plus profonde encore, à la pensée de ce que peut désormais pour le mal l'ange tombé des hauteurs du ciel en cette fange où il en attirera tant d'autres ! Hélas ! il n'a rien perdu de la puissance qu'il avait d'éblouir les regards et de surprendre les cœurs : combien viendront se brûler au rayon perfide qui jaillit de son front découronné d'honneur, mais non de grâce altière et provocante ! Milton nous a bien montré Lucifer dans la redoutable séduction de sa déchéance (1), et le Père Lacordaire avait bien raison de prémunir la jeunesse contre ce qu'il appelait "l'ineffable beauté du péché (2)"

Comme il est facile de comprendre le mouvement d'un grand cœur vers cette ruine ! Mouvement de pitié, de dévouement, de sacrifice, dont la raison est de sauver cette âme, c'est-à-dire "de lui donner, fût-ce au prix de sa propre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi (3)". Et puis, "quand on a été près d'une pauvre créature déchue l'instrument de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle, inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et, si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis* . . . C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir . . . (4)" Oui, c'est l'amitié, mais avec la nuance de prédilection que suppose le rachat d'une âme plus précieuse, plus malade, plus complètement reconquise, et— pour continuer à parler avec Lacordaire—"le sommet,

(1) MILTON. *Paradis perdu*, chant 1er.

(2) LACORDAIRE. *Conférence aux novices de Saint-Maximin*.

(3) Id. *Sainte Madeleine*, c. 1.

(4) LACORDAIRE, *Sainte Madeleine*, c. 1.

en ce monde, des affections humaines et divines. Rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés (1) ”

LE T. R. P. M. J. OLLIVIER.

des fr. prêch.

(Extrait du récent ouvrage : *Les amitiés de Jésus.*)

SAINTE ANNE ET LES DOMINICAINS.

(Un chapitre d'une monographie inédite de sainte Anne. Pour abrégé, nous avons supprimé les références, notes et pièces justificatives. Il y a aussi de l'incomplet en certains passages, comme en tout article qu'on détache d'un ouvrage d'ensemble. Nous l'y maintenons, nous souvenant qu'on nous a demandé des articles courts.)

Frères de la Vierge Marie: ainsi, nous l'avons dit déjà, les Dominicains étaient-ils appelés au commencement. Mais c'est trop beau qu'un titre pareil. Nous, nous disons, et c'est encore assez pour notre amour filial: ses enfants, ses enfants très humbles, mais aussi très aimants. Enfants très humbles et très aimants de la Vierge leur Dame et Mère, les Dominicains le sont restés depuis sept cents ans tout à l'heure.

L'ont-ils été aussi de la mère de leur bénie Mère? Des faits sembleraient le prouver.

Ailleurs nous avons parlé de Malvenda, et l'on n'a peut-être pas oublié le fier langage qu'osait tenir ce jeune moine de dix-neuf ans, se dressant tout seul contre les vieux maîtres du savoir, les bacheliers et les docteurs, et réfutant leurs arguments sur le triple mariage de sainte Anne. On se souvient de cette ligne qui termine son opusculé et qui le résume: "J'ai combattu de toutes mes forces une opinion que le vulgaire entretient à tort, et si je ne l'ai pas fait selon la science, j'y ai du moins employé tout mon zèle inspiré de Dieu."

C'était en 1585. Bien longtemps auparavant—et nous l'avons également raconté quelque part—dès l'an 1308, les Dominicains, érigeant trois autels dans l'église de leur

(1) LACORDAIRE, *loc. cit.*

couvent de Carcassone, dédiaient le premier à "la Bienheureuse Vierge Marie, le deuxième à sainte Anne, mère de la même bénie Vierge, la troisième à saint Louis le confesseur." Un fragment de Bernard Guido, recueilli par M. de Wailly, témoigne de ce fait.

Entre ces deux dates de 1585 et de 1308, d'autres faits s'interposent et d'autres à leur tour précèdent ou suivent.

D'abord, pour ceux qui suivent, nous voyons que, en 1638, nos Pères dédiaient à sainte Anne leur nouveau couvent de Montemiletto, dans le royaume de Naples. D'autres plus anciens lui étaient déjà dès longtemps consacrés, comme nous le verrons tout à l'heure.

Ailleurs, il y avait des autels. Ainsi d'abord à Cologne et à Mayence. Ainsi au Mans, comme nous l'apprend une ancienne chronique du couvent de cette ville récemment mise au jour; ainsi encore à Paris: "Dans l'église des Jacobins de la rue St-Jacques, dit Millin, l'auteur des *Antiquités nationales*, à côté de la chapelle du Rosaire, il y en avait une autre décorée de colonnes corinthiennes; au milieu, il y avait une niche dans laquelle on voyait une mauvaise figure de sainte Anne apprenant à lire à la Vierge." Nous maintenons "mauvaise" pour l'intégrité du texte.

A Louvain, dans la magnifique église que les révolutions nous ont enlevée, mais que la justice populaire semble vouloir toujours nous restituer en l'appelant encore aujourd'hui "Notre-Dame aux Dominicains," nous avons pu voir bien des fois une ancienne statue de sainte Anne, monument sans élégance, il est vrai, mais vénérable et nous redisant, en son vieux langage, l'histoire touchante de la dévotion d'autrefois.

À Anvers, dans notre église Saint-Paul, un tableau remarquable de Martin Pepyn (1575-1643) nous montre encore sainte Anne présentant un fruit à l'enfant Jésus que Marie tient dans ses bras: sujet si familier aux artistes des seizième et dix-septième siècles. À droite et à gauche, complétant la scène, saint Joseph, Zacharie, Zébédée, saint Joachim.



SAINTE ANNE ET LA VIERGE

Carl Müller

Plus loin, à Cadix en Espagne, dans une autre église dominicaine, sainte Anne apparaissait encore, du moins au dix-huitième siècle, dans un groupe dont le Père Labat donne en ses *Voyages* une description très détaillée et très originale.

Evidemment aussi, le tableau de Joannes Vicente (v. 1524-1579) qui se voit aujourd'hui à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg et représentant sainte Anne avec saint Dominique, a dû appartenir primitivement à quelque chapelle de notre Ordre.

Si nous voulions maintenant faire place aux monuments littéraires postérieurs à l'opuscule de Malvenda, après l'ouvrage spécial et peut-être discutable de Sébastien Michaëlis, nous aurions à signaler les panégyriques des Pères Bzovius, de Lanuza, Coppenstein, Pepin, Elers, Delaminetz, Lorini del Monte, Prigelius; en attendant Jean Nider, Léonard d'Utine, Pierre de la Palue et saint Vincent Ferrier; nous indiquerions aussi quelques pages intéressantes pour notre sujet, dans des ouvrages moins spéciaux, tels que la *Veritas religionis christianæ* de Vincent-Louis Gotti, les *Exercitationes historice* de Hyacinthe Serry, les *Litanies de la Sainte Vierge* de Justin Miechow, en attendant ici encore le *Speculum* de Vincent de Beauvais, la *Summa theologica* de saint Antonin de Florence, et la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

Entre 1585 et 1308, avons-nous dit, des faits s'interposent.

Jérôme de Loaysa avait pris l'habit de saint Dominique dans le couvent de Cordoue vers l'an 1515, et en 1537, Charles-Quint le faisait nommer évêque de Carthagène. Transféré un peu plus tard au siège archiepiscopal de Lima, capitale du Pérou, Loaysa y établit une Université, fonda le célèbre hôpital de Sainte-Anne, auquel il laissa 16,000 écus de rente, et bâtit l'église cathédrale, une des plus grandes et des plus belles du Nouveau-Monde. Il mourut dans la trente-huitième année de son épiscopat, et voulut être enterré parmi les pauvres, dans l'hôpital

qu'il leur avait construit. L'épithaphe suivante rappelle encore sa mémoire :

HIERON. DE LOAYSA

Religione, clementia, liberalitate clarus,

Obiit anno M D L XXV, die 25 oct.

A cette époque, les frères-prêcheurs possédaient un couvent sous le nom de sainte Anne à Albayda, en Espagne, et la petite chapelle qui lui donna son nom reste célèbre par le souvenir d'un sermon que saint Vincent Ferrier y prêcha, prédisant la construction future d'un monastère dominicain en ce lieu. Le couvent lui-même s'honore à son tour d'avoir été longtemps la demeure de saint Louis Bertrand. Deux autres maisons, tenues par nos religieuses, l'une à Côme en Lombardie, l'autre à Prague, en Bohême, s'étaient placées sous le même patronage, avant l'an 1500.

Et les livres, et les pages de livres que nous citons tout à l'heure nous rappellent un nom qui ne s'est présenté nulle part sous notre plume, mais que nous devons ici écrire : celui du Père Thomas Stubbs. Quétif et Echard en disent tout le bien possible, tout comme de Jean Nider, et de Léonard d'Utine, et de Pierre de la Palue, et de saint Vincent Ferrier, et de tant d'autres : " Maître en sacrée théologie, disent-ils, d'une érudition prodigieuse en matières ecclésiastiques, il florissait surtout vers l'an 1373. Les uns l'appellent Stobée, les autres Stolbez. On a de lui une *Chronique des Pontifes de l'Eglise d'York* . . . etc . . . et des *Offices complets* avec messes du nom de Jésus et de la BIENHEUREUSE ANNE.

Nous laissons toujours au lecteur les réflexions— mais nous croyons bien que, ici, il se demandera comment un pareil ouvrage eût pu voir le jour dans un ordre qui n'aurait pas eu au moins de quelque manière le culte de sainte Anne !

Nous réservons pour un autre chapitre fra Angelico et fra Bartolommeo, et nous passons de suite aux faits les plus anciens et qui précèdent l'an 1308.

Pouvons-nous en effet remonter aussi haut, et plus haut ? Oui, même avec une connaissance très imparfaite de notre histoire.

Longtemps avant le P. Fabri, pèlerin de Sainte-Anne de Jérusalem en 1482, et le dominicain italien François Pipino qui, en 1330, visitait le même sanctuaire, et disait : " Là, j'ai vu et j'ai touché le tombeau où se trouve le corps de la bienheureuse Anne, mère de Marie, " un autre dominicain, en 1292, celui-là, venait s'agenouiller sur ces restes sacrés, et s'il n'a pas dit que c'était par dévotion, à tout le moins nous est-il permis de le penser. Il s'appelait Fra Ricoldo de Monte Crucis.

En ce même treizième siècle, l'église de notre couvent de Dijon avait déjà un autel dédié à sainte Anne, comme le constate un ancien document rapporté par l'abbé Migne, à la fin des œuvres de saint Bernard. En voici le titre :

Épitaphe de Marguerite Dame de Sauz, couché(sic) sur sa tombe plate devant la chapelle S. Anne en l'église des Dominicains de Dijon, 1290.

Vient ensuite l'épitaphe :

CI. GIST. MADAME. MARGUERITE.
DAME. DE. SAVZ. FILLE. LE. CONTE.
DE. VIENNE. TRESPASSEE. L'AN DE.
GRACE. M. CC. LXXX. X. OV. MOIS
DE. SEPTEMBRE.

A cette époque lointaine, des couvents de notre Ordre portaient déjà le nom de sainte Anne. Deux catalogues dressés l'un en 1308, l'autre en 1303, signalent par exemple sous cette rubrique, les couvents de Padoue en Italie, et de Brünn, en Moravie. De son côté, le Bullaire de l'Ordre mentionne sous l'année 1283 un couvent de Dominicains à Nocéra, près de Salerne. Deux autres monuments pourraient encore ici trouver place, parce que sans être tout à fait dominicains, il s'y rattache au moins quelques souvenirs de famille. Dès l'an 1251, il existait sur une colline d'Auderghem, près de Bruxelles, un oratoire dédié à sainte Anne, et c'est à côté de cette chapelle, que quelques années plus tard, à la demande de saint Thomas d'Aquin, la duchesse de Brabant, Aleyde de

Bourgogne, fondait le plus ancien couvent de Dominicaines dont la Belgique ait gardé le souvenir.

Non loin de là, au sortir du village d'Itterbeek, la petite église de Pede-Sainte-Anne rappelle la mémoire d'un "Frère Thomas, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, à Louvain," qui semble avoir eu charge de ce sanctuaire ou l'avoir administré pendant quelque temps. En tout cas, ni lui, ni les religieuses d'Auderghem n'ont dû être étrangers à un culte dont ils voyaient de si près les manifestations, et qui leur était prêché autant par la foule des pèlerins que par la sainte elle-même.

Un dernier fait raconté par des écrivains très graves comme les Bollandistes dans les *Acta Sanctorum*, le Père Razzi, en 1613, dans ses *Vies* de nos saints, le savant Jean Marchetti dans son *Journal ecclésiastique*, terminera ces quelques notes rapides.

La bienheureuse Benvenuta de Frioul est une des plus aimables figures de la famille dominicaine au treizième siècle. On dit qu'elle aimait d'un grand amour la sainte Vierge et sa glorieuse Mère, et que tous les ans, au jour de la Nativité de Marie, elle suppliait son bon et adorable Seigneur de lui accorder une grâce : celle de voir Marie enfant dès la première heure de sa naissance et le premier embrassement de sa Mère.

Notre Seigneur eut pour agréable cette confiance et cette naïve simplicité de sa petite servante. Et voilà que, en effet, la nuit même de la Nativité de la Vierge, pendant que Benvenuta était en oraison, les Archanges saint Gabriel et saint Raphael lui apparurent et lui dirent : "Tes vœux si ardents sont exaucés ; sainte Anne va se montrer à toi tout à l'heure et va te présenter notre commune souveraine et maîtresse, la Reine du ciel et de la terre." Puis, ayant ajouté quelques recommandations sur la manière d'honorer les célestes visiteuses, ils disparurent.

La promesse faite par les anges se réalisa bientôt. Sainte Anne apparut portant sur son sein la petite Vierge et la couvrant de caresses pendant que de petits bras enfantins se jouaient autour de son cou. Benvenuta se prosterna jusqu'à terre, inondée d'une joie muette qui faisait palpiter son cœur. Puis levant un peu la tête, elle vit la petite Marie lui tendre les mains, se détacher de sa

mère et venir dans ses bras. La chronique a-t-elle besoin d'ajouter que "avec une humilité très profonde, mêlée à une inexprimable allégresse, la servante de Dieu, pressa doucement la très aimable enfant sur son cœur;" que ce fut pour ce moment "le Paradis sur la terre," et que "cette excessive condescendance de la Reine du ciel, plongea la Bienheureuse dans une de ces extases d'amour dont il n'est donné qu'aux saints de savourer les délices?"

Les arts ont voulu comme l'histoire immortaliser cette scène charmante, et en 1759, dans la cause de béatification de la Bienheureuse, les tableaux commémoratifs du fait furent appelés en témoignage tout aussi bien que les documents écrits et les attestations diverses de l'histoire.

PAULUS.

MÉTHODE DU BIENHEUREUX

LOUIS-MARIE GRIGNON DE MONTFORT

pour dire avec fruit le saint Rosaire.

(*fin.*)

MYSTÈRES GLORIEUX

1^{er} MYSTÈRE

La Résurrection



Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette onzième dizaine en l'honneur de votre Résurrection glorieuse; et nous vous demandons par ce mystère et par l'intercession de votre sainte Mère, l'amour de Dieu et la ferveur dans votre service. Ainsi soit-il.

Notre Père. Dix fois: Je vous salue, Marie. Gloire soit au Père, etc.

Grace du mystère de la Résurrection, descendez dans nos âmes. Ainsi soit-il.

2^e MYSTÈRE*L'Ascension*

Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette douzième dizaine en l'honneur de votre triomphante Ascension ; et nous vous demandons, par ce mystère et par l'intercession de votre sainte Mère, un désir ardent du Ciel, notre chère patrie. Ainsi soit-il.

Notre Père. Dix fois : *Je vous salue, Marie. Gloire soit au Père, etc.*

Grâce du mystère de l'Ascension, descendez dans nos âmes. Ainsi soit-il.

3^e MYSTÈRE*La Pentecôte*

Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette treizième dizaine en l'honneur du mystère de la Pentecôte ; et nous vous demandons, par ce mystère et par l'intercession de votre sainte Mère, la descente du Saint-Esprit dans nos âmes. Ainsi soit-il.

Notre Père. Dix fois : *Je vous salue, Marie. Gloire soit au Père, etc.*

Grâce du mystère de la Pentecôte, descendez dans nos âmes. Ainsi soit-il.

4^e MYSTÈRE*L'Assomption de la Sainte Vierge*

Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette quatorzième dizaine en l'honneur de la Résurrection et de la triomphante Assomption de votre sainte Mère dans le Ciel ; et nous vous demandons par ce mystère et par son intercession, une tendre dévotion pour une si bonne Mère. Ainsi soit-il.

Notre Père. Dix fois : Je vous salue, Marie. Gloire soit au Père, etc.

Grâce du mystère de l'Assomption, descendez dans nos âmes. Ainsi soit-il.

5^e MYSTÈRE*Le Couronnement de Marie*

Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette quinzième et dernière dizaine en l'honneur du Couronnement de votre sainte Mère ; et nous vous demandons, par ce mystère et par son intercession, la persévérance dans la grâce, et la couronne de la gloire. Ainsi soit-il.

Notre Père. Dix fois : Je vous salue, Marie. Gloire soit au Père, etc.

Grâce du mystère du Couronnement de gloire de Marie, descendez dans nos âmes. Ainsi soit-il.

LE CHAPELET DE GLUCK.

Un des plus grands artistes du siècle dernier, le célèbre compositeur Gluck, avait appris les premiers éléments de son art sous les voûtes d'une cathédrale. Il fut enfant de chœur dans ses jeunes années. C'était, dit l'historien de sa vie, un enfant chétif, pâle, délicat, que ses parents pauvres vinrent présenter, un jour, au prévôt de la cathédrale de Vienne, afin qu'il fût admis dans les rangs des enfants qui chantent les louanges du Seigneur. Sa voix était belle, elle avait une expression si pure, que lorsqu'il chantait, la cathédrale se remplissait d'une foule immense, qui l'écoutait avec ravissement. Il grandissait dans l'art autant que dans la piété, et les mélodies de l'orgue lui causaient une émotion qui allait parfois jusqu'aux larmes.

Le soir, quand le soleil semait sur les dalles les émeraudes des vitraux, l'enfant, prosterné devant le tabernacle priait et méditait. Un jour qu'il avait chanté mieux qu'à l'ordinaire une antienne à MARIE, un religieux l'aborda tout ému, et, le pressant sur son cœur : "O mon fils ! lui dit-il, vous m'avez fait répandre aujourd'hui les plus délicieuses larmes de ma vie. Je n'ai rien pour vous laisser un gage de mon ravissement ; mais, tenez, prenez ce chapelet, gardez-le en mémoire de frère Anselme. Récitez-le tous les jours, au moins en partie ; et, si vous êtes fidèle à cette pratique, vous serez aussi cher à DIEU qu'un jour évidemment vous serez grand parmi les hommes."

Gluck fut fidèle à son chapelet. Sa famille, trop pauvre, ne pouvait lui laisser continuer ses études. Or, un soir, on frappa à la porte de sa pauvre demeure : c'était un célèbre maître de chapelle, qui, chargé d'aller recueillir en Italie les œuvres de Palestrina, le prit avec lui, promettant d'achever son instruction. Gluck marcha dès lors à grands pas dans la carrière de l'art, toujours fidèle aux pratiques de la piété.

A la cour de Vienne, au milieu des amusements, le soir on voyait l'illustre maëstro s'éloigner et, comme l'aurait fait un prêtre pour son bréviaire, chercher la solitude afin de dire son chapelet. Et lorsque la mort, après une

glorieuse vie, vint pour ainsi dire le foudroyer, elle le trouva prêt. Il tenait encore dans sa main le pauvre et précieux chapelet du frère Anselme.

LE FRÈRE ANTONIN OLLIVIER.

Le 23 mai, fête de l'Ascension, en notre couvent de Saint-Hyacinthe, le frère Ollivier rendait son âme à Dieu.

Il était né le 13 juillet 1875, à Bousbecques, dans le nord de la France, et il avait fait ses études au petit séminaire d'Hazebrouck. Pendant qu'il s'y trouvait, un missionnaire vint un jour y parler de ses travaux et demander des recrues pour l'aider dans sa tâche. Tout un groupe d'étudiants voulut le suivre aussitôt. Il ne fallut rien moins que les prudentes observations des maîtres et surtout les murs trop élevés du collège pour les retenir. Gustave Ollivier était parmi ces ardents. Ce n'était pas l'imagination seule qui lui faisait rêver ainsi les missions lointaines, c'était sa foi.

Dieu qui le préparait à un grand sacrifice lui avait accordé une grande foi.

Après avoir passé plusieurs mois au grand séminaire, G. Ollivier vint frapper à la porte du couvent d'Amiens. Il y reçut l'habit, et choisit pour patron de sa vie religieuse saint Antonin. Quelques semaines plus tard, il quittait la France, sans revoir sa famille, et s'embarquait pour le Canada.

Arrivé à Saint-Hyacinthe, le frère Antonin se donna tout entier à son devoir. D'une nature ardente et généreuse, il ne pouvait marchander avec le bon Dieu ; aussi accomplissait-il avec entraînement tout ce que lui demandait la règle. Joyeux, un peu vif parfois, mais toujours bon avec ses égaux, il s'abandonnait à ses supérieurs, dans toute sa simplicité et toute sa franchise.

C'est ainsi qu'il passa les trois premiers mois de son séjour en Amérique, simple, doux, aimé de ses frères. Il semblait devoir achever sans obstacle sa formation religieuse, en attendant de se livrer à l'apostolat, vers lequel

il dirigeait ses meilleures aspirations. Mais Dieu l'avait jugé déjà mûr pour le Paradis, et en le cueillant dans toute la fleur de sa jeunesse, il nous révéla ce que cette âme droite renfermait de trésors.

Au commencement de l'hiver, apparurent chez lui les premiers symptômes d'une maladie de poitrine. Tout bas, nous nous disions que le pauvre frère était bien malade, mais lui ne voyait en cela qu'une indisposition passagère, et croyait pouvoir se relever bientôt.

—Je sens bien, disait-il, qu'il y a de la vie en moi."

Hélas ! ses grands yeux qui se cernaient, et tout son pauvre corps qui tremblait, secoué par la fièvre, démentaient ses paroles.

Quand on lui apprit la vérité, il se résigna pleinement :

—J'étais venu ici travailler pour le bon Dieu, puisqu'il ne l'a pas voulu ainsi, je suis content de mourir après m'être consacré à lui."

Pendant les huit mois que dura sa maladie, je ne me souviens pas de l'avoir entendu se plaindre jamais, si ce n'est d'être à charge à ses frères. Quand on lui parlait de son état, il répondait un seul mot, toujours le même : "Comme le bon Dieu voudra." Il écrivait à ses parents : "Demandez au bon Dieu ma guérison, si vous le voulez ; ou plutôt, demandez-lui que nous nous soumettions tous à sa volonté."

Le 10 mai, fête de saint Antonin, il aurait désiré, comme c'en est la coutume, prononcer à l'oratoire du noviciat le panégyrique de son patron. Mais il se traînait à peine ; on le porta à l'oratoire. Ce fut sa dernière visite. En rentrant dans sa cellule, il se coucha et déclara qu'il ne se relèverait plus. Ce fut désormais Notre Seigneur qui, presque chaque matin, vint le visiter.

La veille des jours où il devait communier, le frère Antonin prenait plaisir à voir préparer le petit autel sur lequel Dieu allait se reposer un moment. Il disait :

—Oh, il est bien pauvre mon petit autel ; mais le bon Dieu n'est pas difficile.

—Au moins l'avez-vous reçu, dans votre cœur, sur un autel plus riche !

—Oh, celui là ! lui-même se charge de le préparer."

Bientôt, on crut prudent de lui administrer l'Extrême-Onction, et de lui faire prononcer ses vœux. Il demanda humblement pardon aux religieux présents, des peines qu'il avait pu leur causer, s'unit aux prières qu'on récitait pour lui, et, quand la cérémonie fut achevée :

—Que je suis heureux, dit-il, d'être tout à fait dominicain, maintenant."

Dès lors, il se montra, non plus résigné, mais content de mourir. "Plus on approche du moment où l'on doit voir Dieu, répétait-il, plus on sent qu'on l'aime." Et, pour lui prouver qu'il l'aimait réellement, il lui demandait : "Seigneur, augmentez mes souffrances, mais en même temps ma patience, ou plutôt, que votre volonté seule se fasse en moi."

Un jour qu'il était consumé par la fièvre, un père lui présenta un peu d'eau pour rafraîchir ses lèvres brûlantes. Il la refusa, voulant offrir quelque chose au bon Dieu.

Le 23 mai, fête de l'Ascension, vers le soir, on lui demanda :

—Eh bien, frère, le bon Dieu va-t-il venir vous chercher aujourd'hui ?

—Je le pensais, répondit-il, mais je ne l'espère plus, il est trop tard."

Sa respiration devenait de plus en plus pénible. Il articulait encore quelques mots avec peine : "Priez pour moi. . . je compte sur la miséricorde divine. . . que votre volonté se fasse. . . comme il vous plaît, mon Dieu. . ."

Il était beau de le voir, calme, souriant au ciel, plein de confiance et parlant au bon Dieu comme si, déjà, il le voyait venir.

—Oh père, dit-il tout à coup au père Prieur qui l'assistait, je voudrais aller retrouver Notre-Seigneur et saint Dominique : cela doit être doux, mourir le jour de l'Ascension !. . ."

Quelques instants plus tard la cloche du couvent appelait les religieux à l'infirmerie. Ils s'agenouillèrent au chevet du malade et entonnèrent le *Salve Regina*.

Dès les premières paroles de la pieuse antienne, nous entendîmes notre cher malade pousser de gros soupirs, puis, comme les frères chantaient : *Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. . .* "O Marie, notre advocate, abaissez sur nous vos yeux pleins

de bonté ;" doucement, il laissa retomber sa tête. Notre frère était allé " retrouver le bon Dieu," sans doute, accompagné de la voix des anges, qui achevaient avec lui le *Salve Regina*.

Son désir était exaucé : il était mort le jour de l'Ascension.

Sur un cahier, trouvé après sa mort, il avait écrit, en date du 31 décembre de cette année :

" Où serai-je aujourd'hui ? Que serai-je aujourd'hui ? — Je serai où Dieu voudra ; je serai ce qu'il voudra."

Le frère Antonin Ollivier a compris que la soumission à la volonté divine est la règle de la perfection chrétienne ; il a compris que Dieu nous mène, et que nous devons nous laisser guider par sa main bénie. Quand Dieu lui demanda le sacrifice de sa vie, simplement, très simplement il la lui offrit. Tout en priant pour lui, je ne puis m'empêcher de l'intercéder déjà. Il laisse à ses frères le souvenir et l'exemple d'un religieux doux et fervent ; et à son pauvre père, qui le pleure là-bas, la consolation d'avoir donné un petit saint au ciel.

FRATER.

La Rédaction se permet d'ajouter à ces lignes pourtant déjà si pleines de vérité, de vie et d'onction, une demi-page écrite par une main étrangère, mais évidemment sympathique. Sur la tombe du petit frère, nous la déposons comme une fleur qui ne doit pas se faner.

"Le 23 mai, au monastère des Dominicains, de Saint-Hyacinthe, s'est éteint un jeune Français arrivé au pays l'été dernier.

Encore simple novice, il a, en face de la mort, prononcé ses vœux.

Le corps a été exposé dans la sacristie, devant l'autel de la Reine du Rosaire, tout illuminé et chargé de fleurs.

Des bouquets de lilas entouraient la planche à peine élevée au-dessus de terre, sur laquelle ce fils de saint Dominique attendait l'heure de sa sépulture.

Son manteau noir était ramené sur sa robe blanche. Le Rosaire reposait entre ses mains jointes pour l'éternelle prière.

Pour nous, il était un étranger, un inconnu, mais ceux qui l'ont vu, couché aux pieds de la Vierge Marie, garderont le souvenir de ce moine de vingt ans dont le

doux visage, sous le capuchon noir, reflétait une si profonde, une si divine paix.

Je ne sais quoi—peut-être sa pose heureuse, abandonnée—semblait dire qu'il s'était endormi soutenu par une main maternelle, bercé par ce chant du *Salve* que les Dominicains, rangés autour de leurs frères mourants, adressent à la compatissante, à la tendre, à la douce Vierge Marie, quand vient le dernier sommeil.

Cet enfant du cloître, mort si loin des siens, sur lequel la terre étrangère allait se refermer, je ne sais si les plus épris de cette vie auraient pu le regarder longtemps sans l'envier. Oh ! que ses yeux étaient noblement fermés à toutes choses humaines ! et que ses lèvres, pour jamais muettes, prêchaient éloquemment ! Comme on sentait qu'il était heureux d'avoir aux jouissances de la vie préféré les promesses de la foi !”

QUESTIONS ET RÉPONSES.

7. Q. —Peut-on avoir plusieurs chapelets rosariés et se servir tantôt de l'un, tantôt de l'autre ?

R. —Oui, pourvu que tous ces chapelets soient bénits par un Dominicain ou un prêtre qui en a le pouvoir spécial.

8. Q. —Quand on hérite d'un chapelet ou qu'on le reçoit après le décès d'une personne, doit-on le faire bénir ?

R. —Oui, les indulgences étant personnelles.

9. Q. —Peut-on se servir pour réciter son chapelet d'une bague ou d'un *porte-bonheur*, c'est-à-dire d'un anneau ou d'un bracelet d'or ou d'argent réunissant de quelque manière une dizaine de petites boules ?

R. —Non, s'il s'agit de gagner les indulgences, comme en témoigne un décret de la S. Congrégation des indulgences du 20 juin 1836.

Cependant la sainte Eglise ne blâme pas l'usage de porter ces bijoux par dévotion, pas plus que les bagues dont le chaton représente la Vierge du Rosaire ou N.-D. de Lourdes.

ŒUVRE DU NOVICIAT DES DOMINICAINS.

Le but de l'oeuvre est d'aider les Pères Dominicains à continuer l'éducation religieuse et théologique de leurs Novices. Jusqu'ici, les Pères ont pu, par eux-mêmes, suffire à cette tâche. Maintenant ils ne le peuvent plus, et sont obligés de recourir à la générosité publique, pour le maintien matériel de leur Noviciat.

Avantages—Outre la participation en général à tous les mérites de l'Ordre de saint Dominique, les associés auront droit à des avantages spéciaux :

10 Une messe votive du Rosaire sera offerte pour eux chaque semaine.

20 A la mort d'un associé, une messe semblable sera célébrée pour le repos de son âme, et nous le recommanderons nommément aux prières dans la plus prochaine livraison de la *Revue*.

30 Des cahiers de 20 souscriptions adressés aux zélateurs et zélatrices de l'oeuvre, donnent droit, lorsqu'ils ont été remplis, à un abonnement gratuit à notre *Revue*, soit pour les zélateurs eux-mêmes, soit pour toute autre personne qu'ils nous désignent.

CONDITIONS POUR APPARTENIR A L'ŒUVRE.

10 Prier pour le noviciat des Dominicains, afin que le bon Dieu nous donne des religieux selon son coeur et que ainsi il nous les conserve.

20 Faire une aumône de *vingt-cinq* centins par an. Adresser cette offrande au

R. PÈRE SACRISTAIN,

Couvent des Dominicains,

St-Hyacinthe, Qué. (Canada).

Moyennant la même contribution, on peut associer à cette Œuvre les défunts, et les faire participer à toutes les faveurs spirituelles ci-dessus indiquées.

On peut de même associer toute personne quelconque, même à son insu. Qu'elle ne sache pas que des prières se font pour elle, cela ne l'empêche pas d'en tirer profit. C'est la réponse à une question qu'on nous a faite à ce sujet.

Nous renouvelons l'expression de notre plus vive reconnaissance à toutes les personnes qui se dévouent pour notre Œuvre.

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

Les intentions déjà marquées aux mois précédents.

L'Eglise.—Le Souverain Pontife.—L'Ordre de saint Dominique.— Notre noviciat et nos prédicateurs.—Tous les associés de l'œuvre du noviciat.—La vocation d'un jeune homme, la victoire sur ses défauts et le succès dans ses études—Une jeune personne malade.—Un renouvellement de ferveur dans un nombreux pensionnat.—La conversion de deux personnes qui ont abandonné leur religion.—Trois malades, dont l'un entièrement privé de ses facultés.—Une situation pour un père de famille sans emploi depuis quelques années.—Le succès d'une entreprise.—Un jeune époux éloigné de la religion.—Un jeune homme sans énergie.—Un père et une mère affligés.—Huit abonnés défunts de l'œuvre du noviciat : Olivier Doucette, Hochelaga ; Ed. Lavoie, Longueuil ; Andrew Neutze, Wyckoff, N. J. A. Graton, Hochelaga ; Madame Augustin Picard, S.-Marcel de Richelieu ; X. Chatel ; Madame Le Brun, The Chelseas New-York ; Madame Jacques Turcotte, St-Hvacinthe.

CHRONIQUE.

LÉON XIII ET SAINTE ANNE.—Léon XIII qui, récemment, donnait à la basilique de Sainte-Anne d'Auray une relique des plus précieuses, un bras de la sainte aïeule du Sauveur, vient d'envoyer à Mgr l'évêque de Vannes, pour le reliquaire renfermant ce don inestimable, une magnifique émeraude d'un très grand prix.

LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS—Mgr Richard a montré naguère son amour pour les pauvres de sa ville épiscopale en leur distribuant 75,000 francs d'aumônes, environ 15,000 dollars, c'est-à-dire la moitié de la somme qu'il avait reçue lors du cinquantenaire de son jubilé sacerdotal.

LA QUESTION RELIGIEUSE EN ORIENT.—L'union des Eglises d'Orient à l'Eglise romaine est une question à l'ordre du jour. La presse religieuse la traite souvent dans ses revues et ses journaux, en Occident comme en Orient. La politique elle-même, loin de s'en désintéresser, attache à sa solution une importance considérable. Des hommes d'Etat en font aussi le sujet de leurs préoccupations, et croient trouver en elle la solution de certains problèmes que l'avenir présente sous des dehors menaçants.

Une sorte d'instinct vague, indéfini peut-être dans le principe, mais qui peu à peu revêt une forme plus précise, y pousse aujourd'hui les peuples de l'Orient. Ils ont compris enfin que la guerre n'est pas l'état naturel des peuples, encore moins des Eglises qui adorent un Dieu de paix et de mansuétude. Et ils se prennent à désirer cette union qui seule peut assurer la paix et l'asseoir sur des bases solides.

Autrefois le seul mot d'union soulevait des tempêtes ; aujourd'hui on en parle en Orient, dans la Grèce, dans les Balkans et jusqu'en Russie comme d'une chose possible, avantageuse même et par suite désirable. On en discute paisiblement les conditions dans les feuilles périodiques ou quotidiennes, en attendant qu'on les discute bientôt peut-être dans les parlements et devant les conseils des grands.

C'est un réveil véritable de la pensée chrétienne, un retour vers l'esprit de l'Evangile qui ne peut être que de bon augure, parce que tout indique qu'il est vraiment providentiel et répond à un besoin des peuples.

Qu'elle serait féconde pour le bien, cette alliance de tous les cœurs chrétiens ne formant plus, des Eglises de l'Orient et de celle de l'Occident, qu'une seule Eglise animée du même esprit de vérité, et combattant partout à la fois, l'esprit d'erreur et de révolte qui se montre partout et qui fait trembler les puissants jusque sur leurs trônes !

Voici, d'après le baron d'Avril, le tableau des églises d'Orient séparées de la communion catholique. Nous croyons qu'il intéressera nos lecteurs :

1° Les Nestoriens, la plus ancienne des communions détachées de l'Eglise universelle, forment une communauté de 200,000 âmes environ, groupées surtout dans le Kurdistan. Cette population, qu'un vent de conversion pousse en ce moment vers le catholicisme, n'est plus hérétique que de nom. Elle est gouvernée par un patriarche qui porte le titre de *catholicos* et réside à Kotchanès.

2° Les Syriens Jacobites, répandus en Syrie, en Mésopotamie et dans les Indes, ont un patriarche résidant à Zag-Faran, près de Mardin, et sont environ 50,000.

3° Les Arméniens non unis appelés Grégoriens ont un patriarche ou *catholicos* à Esch-Miadzin. C'est le chef suprême, au spirituel, de tous les Arméniens schisma-

tiques, au nombre de plus de 2 millions. Il y a encore plusieurs patriarches de rang secondaire : à Constantinople, à Jérusalem, à Sis en Cilicie, à Cachaliar et à Archamar.

4° Les Grecs non unis se rencontrent non seulement dans le patriarcat de Constantinople et dans le royaume de Grèce, mais encore dans les patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Ils forment aussi quelques communautés distinctes en d'autres lieux. On peut en évaluer le nombre à plus de trois millions, dont 250,000 en Syrie, en Palestine et en Egypte.

Le patriarche de Constantinople est censé le chef de l'Eglise grecque ; mais en réalité il n'est guère reconnu comme tel que par les Eglises grecques de la Turquie d'Europe et de l'Asie Mineure : les Hellènes se sont soustraits à son autorité pour se soumettre à celle du Synode d'Athènes ; quant aux patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, ils ne lui sont soumis que de nom.

5° Les Coptes non unis habitent presque exclusivement l'Egypte où ils sont gouvernés au spirituel par un patriarche du titre d'Alexandrie. Les auteurs ne sont pas d'accord pour en fixer le nombre, qu'ils font varier de deux cent mille à cinq cent mille. C'est le patriarche copte d'Egypte qui nomme le métropolitain d'Abyssinie.

C'est surtout en Europe qu'on trouve aujourd'hui les communautés non unies les plus nombreuses. La Russie vient en première ligne : elle est régie au spirituel par le Saint-Synode de Saint-Petersbourg. La Serbie a un patriarche non uni à Carlovitz ; le Monténégro un métropolitain, ainsi que la Transylvanie et la Boukovine ; la Roumanie a un primat à Bukarest, et la Bulgarie un exarque à Ternovo. Les Géorgiens ont un exarque à Tiflis ; mais son autorité a été de fait absorbée par le Synode russe.

MGR. LANGEVIN A SAINT-HYACINTHE.—Le lundi 27 mai, Mgr. l'archevêque de Saint-Boniface nous honorait de sa visite et daignait s'asseoir à notre table. Nous n'oublierons pas ce témoignage de sympathie à notre égard, pas plus que le noble, et mâle, et fier langage parlé la veille à la cathédrale par le jeune et déjà illustre prélat, sur la question très *sienne* des écoles du Nord-Ouest :

“ Nous ne mendions pas de faveurs, a-t-il dit, nous réclamons seulement ce qui nous est dû, ce qui nous est garanti par les traités : nos droits de citoyens catholiques. La question scolaire du Manitoba n'est pas une question de parti, c'est une question de principe.

“ Chose incroyable, incompréhensible, c'est qu'il puisse se rencontrer des soi-disant catholiques, des Canadiens-français, des compatriotes par conséquent, qui veulent faire du capital politique avec cette cause afin de promouvoir certains intérêts de parti. Ils veulent se servir de nos enfants catholiques comme d'un marche-pied pour arriver, ou d'un contrefort pour se maintenir au pouvoir. C'est une infamie que je flétris de toutes mes forces comme catholique et comme évêque. Ils semblent nous demander quel avantage ils pourraient retirer du règlement de la question : “ Quid vultis mihi dare ? ” Que nous donnerez-vous en retour ?

“ — Rien ! Nous ne sommes liés par aucune promesse.

“ Je dis aux politiciens : Arrêtez un instant. Au nom du ciel, c'est assez de politique, assez de divisions ! L'heure n'est-elle pas venue d'oublier, pour un moment du moins, les luttes du passé ? Unissez-vous pour défendre nos droits opprimés. Si vous ne venez pas à notre secours, qui donc combattra pour nous ?

“ En vérité, nous sommes bien à plaindre si nous avons perdu le sens de notre conservation nationale !

“ Il en serait bien autrement si, dans un coin reculé du Canada, quelqu'un faisait mine de fermer une école protestante. Ce serait un *tolle* d'un bout à l'autre de la confédération. Les journaux catholiques et protestants seraient remplis de protestations indignées ! Quel contraste ! On ferme nos écoles du Manitoba, on nous enlève notre argent et des journaux catholiques gardent un silence calculé.

“ D'autres se prononcent contre nous. Les uns disent : “ Il parle trop. ” D'autres trouvent qu'il ne se prononce pas assez.

“ Mes frères je porte sur la tête une couronne sacerdotale, mais Dieu merci, mon cou n'est pas pelé. Il ne connaît et n'a connu aucun autre joug que celui du Seigneur.

LA VILLE OU NAQUIT LUTHER.—Les journaux allemands annoncent que Eisleben, la vieille ville saxonne où naquit Luther, est en voie de destruction par suite des commotions du sol.

Les secousses ont commencé en 1892, mais elles se sont accrues d'une manière menaçante au commencement de l'année passée. A cette époque, plusieurs maisons s'effondrèrent, d'autres durent être étayées. Aujourd'hui, les commotions sont devenues terribles, et se sont étendues à la ville neuve.

Dans plus d'une rue, il n'y a plus une seule maison qui ne menace ruine. Les étais, bien que très solides, sont souvent brisés comme de simples baguettes. Le lit du torrent s'est crevassé ; le sol qui l'entoure est bouleversé sur un espace de un million de mètres carrés. La conduite d'eau alimentaire est tarie. Dans les fabriques, les ouvriers se sont mis en grève, parce qu'ils craignent que les bâtiments ne tombent sur eux.

La nouvelle Babylone serait-elle sur le point de subir le sort de l'ancienne ? La patrie de Luther tombe en pièces au moment où l'œuvre du patriarche de la révolte contre l'Église dans les temps modernes en est arrivée à sa période d'émiettement.

MISSION PRÊCHÉE AUX PROTESTANTS PAR DES PRÊTRES CATHOLIQUES.—Il faut signaler une innovation des Pères Paulistes de New-York. Ils ont prêché une mission aux protestants. Aucun catholique n'était admis aux sermons qu'à la condition d'amener un ami d'une confession différente. L'église a été comble tous les soirs.

PATRONNE DE L'ÉQUATEUR.—Sous l'invocation du Sacré-Cœur de Marie, la sainte Vierge a été déclarée *Patronne* de la république de l'Équateur. C'est à la demande expresse du président et de l'épiscopat de ce pays foncièrement catholique que N. S. P. le Pape a accordé cette insigne faveur.

CALENDRIER DOMINICAIN du MOIS de JUILLET

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES

Abréviations :

C.-Confesseur	D. fête double
M.-Martyr	T. D. fête tout double
V.-Vierge	T. O. Tiers-Ordre
O. N.-de notre Ordre.	

1 Lundi. L'Oct. de S. Jean-Baptiste. *Simple*. Mém. des SS. Apôtres chaque jour de leur Octave.

2 Mardi (11e). VISITATION DE LA Bse V. MARIE. *T. D.*
(2e *mystère joyeux*.)

T.-O. IND. PLÉN. Réciter après la communion à genoux, oraison *pro Papa* ou *Pater*.—T. S. ROS., TROIS IND. PLÉN. vis, à l'Egl., procession.—ROS. VIV., IND. PLÉN.

3 Mercredi. B. Marc de Modène, C. O. N. D. Mém. de la Visitation chaque jour de son Oct.

4 Jeudi. SS. Gervais et Protais, Mm. *Simple* (19 juin).

5 Vendredi. Bse Marguerite de Castellano. V. O. N. D.
(13 avril).

6 Samedi (2e). L'Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.

7 3e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 5e après la Pentecôte (1er *du mois*). B. Benoît XI, P. C. O. N. D.

Cinq Indulg. plén. 1er Dimanche du mois, comme au mois précédent.

8 Lundi. B. Pierre Gonzalez, C. O. N. D. (du 14 avril.)

9 Mardi (12e). S. JEAN, O. N., ET SES COMPAGNONS
Mm. *T. D. avec Oct. simple*.

T.-O. DEUX IND. PLÉN. 10 vis, à l'Eglise. 20 récit. apr. comm. orais. *pro Papa* ou *Pater*.—IND. PLÉN. pour tous fidèles.

10 Mercredi. S. Herménégilde, M. D. (15 avril). Mém. de S. Jean chaque jour de son Oct.

11 Jeudi. Bse Claire, Veuve. O. N. D. (17 avril). Mém. de S. Procope, Abbé.

12 Vendredi. S. Jean Gualbert. *D.*

Anniversaire des défunts ensevelis dans les cimetières de l'Ordre.—Indulg. plén. pour les Confr. du Rosaire qui assistent à l'Office des Morts.

13 Samedi (3e). B. Jacques de Voragine, Ev. C. O. N. D.

14 4e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 6e après la Pentecôte (2e *du mois*). S. Bonaventure, Ev. C. Doct. T. D. Mém. du Dimanche.

2e *Dim. du mois*.—T. O. DEUX IND. PLÉN. 10 avec prière pour le Pape après comm. 20 celle de tous les dimanches.—T. S. Nom de J. IND. PLÉN.

- 15 Lundi. S. Henri, empereur. *Double.*
 16 Mardi (13e). Notre-Dame du Mont-Carmel. *T. D.*
 17 Mercredi. B. Barthélemi, M. O. N. *D.* (du 21 avril).
 Mém. de S. Alexis, C.
 18 Jeudi. B. Ceslas, C. O. N. *D.*
 19 Vendredi. S. Vincent de Paul, C. *D.*
 20 Samedi (4e). Ste Marguerite, V. M. *Simple.*
 21 5e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 7e après la
 Pentecôte (3e du mois). S. Jérôme Emilien, C. *D.*
- 3e *Dim. du mois.*—T. S. Sacr. IND. PLÉN. cond. ord. visite et
 prières aux int. du Pape.—ROS. VIV. IND. PLÉN.
 Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.
- 22 Lundi. Ste MARIE MADELEINE, Protectrice de notre
 Ordre. *T. D. avec Oct. simple.*
 23 Mardi (14e) Bse Jeanne d'Orviéto, V. O. N. *D.* Mém.
 de Ste Marie Madeleine chaque jour de son Oct.; Mém.
 de S. Liboire, Ev. C., et de S. Apollinaire, Ev. M.
 24 Mercredi. S. Camille de Lellis, C. *D.* Mém. de Ste
 Christine, V. M.
 25 Jeudi S. JACQUES LE MAJEUR, Ap. *T. D.* Mém. des
 SS. Christophe et Cucuphat, Mm.
 26 Vendredi. Ste ANNE, Mère de la Bse V. MARIE. *T. D.*
 27 Samedi (5e). B. Augustin de Biéla, C. O. N. *D.*
 22 6e Dimanche après l'Octave de la Trinité, 8e après la
 Pentecôte (*dermier du mois*). B. Antoine de l'Eglise, C.
 O. N. *D.*
- Dernier Dim. du mois.*—T.-O. IND. PLÉN. *pro def.* T. S. ROS.
 IND. PLÉN. pour récit. habit. du chapelet en commun trois fois la semaine.
- 29 Lundi. Ste Marthe, V. *D.* Mém. de S. Félix et de ses
 compagnons, Mm.
 30 Mardi (15e). B. Mannès, C. O. N. Frère de N. P. S.
 Dominique. *D.*
 31 Mercredi. S. Ignace de Loyola, C. *D.*

Dans le cours du mois.—Pour les Tertiaires : INDULGENCES PLÉNIÈRES
 et PARTIELLES d'usage aux conditions voulues :

10 Tous les dimanches : 20 tous les jours de communion ; 30 le jour
 de l'assemblée ; 40 le jour de la retraite du mois ; 50 un jour quelconque du
 mois.

Pour les confrères de la Milice Angélique qui récitent tous les jours la
 prière à saint Thomas : INDULGENGE PLÉNIÈRE un jour du mois, à leur
 choix ; visite à l'autel de la Confrérie.

Tous les mardis.—INDULGENGE PLÉNIÈRE des quinze mardis accordée,
 par un rescrit de la S. Congrégation des Rites, du 12 mai 1877, à tous ceux
 qui communient le mardi en l'honneur de S. Dominique, visitent une église
 dominicaine et prient pour le triomphe de l'Eglise et du Saint-Siège.